

www.freemaths.fr

BACCALAURÉAT
CORRIGÉ

Bac Français



FRANCE MÉTROPOLITAINE
2024

COMMENTAIRE DE TEXTE : ANIMA

Il est important de commencer notre réflexion en donnant un cadre à celle-ci. En effet, la violence devrait toujours être clairement définie lorsqu'on débat à son sujet et sa légitimité doit être évaluée en considérant son degré, sa cible et l'importance de ses enjeux. Ainsi, dans le cadre de ce mémoire, la violence, telle que définie plus tôt, sera comprise comme l'usage de la force par un individu sur un autre. Elle est utilisée pour atteindre un but et est, en ce sens, instrumentale. Cette définition nous permettra de mieux comprendre les événements des récits à l'étude. La problématique est la métaphore utilisée pour mieux toucher le lecteur dans ce témoignage de violence.

Lors de la lecture d'Anima, le lecteur se rend rapidement compte que le récit est décrit par des animaux. Que ce soit par la façon dont les événements sont racontés, le champ lexical, sémantique de la « chute, cri, ballotées, cassées », le narrateur de cette histoire est un narrateur interne et externe ; dans Anima, l'écrivain donne la plume à des animaux. Ce sont eux qui décriront les différentes scènes du roman. Ainsi, le lecteur fait face à un narrateur qui est externe et étranger à l'humain. Il s'agit d'une version quelque peu différente du narrateur omniprésent. Le narrateur d'Anima voit tout, mais il n'est pas un humain. Ce type de narration est intéressant puisqu'il permet d'avoir une vision différente sur les actions de l'homme. En ce sens, le narrateur appelé *felis silvestris catus* — nom latin pour un chat domestique — mentionne ceci à propos des humains : « Aux rideaux et aux murs, sur le sol et au-dehors, dans le froid, l'aveuglement, le vol confus, la débâcle, etc.

Cette scène devient ainsi une métaphore pour la violence. Le résultat de la violence est la présence d'un mouvement saccadé, perdu, l'auteur sous-entend donc que la violence est le monde des humains, et qu'elle sera toujours présente dans celui-ci. La violence ne se limite pas au meurtre. En effet, la violence est bien plus que le meurtre. La violence est un acte constituant à user de la force (physique ou psychologique) de façon à contraindre quelqu'un (ou un groupe) à agir contre sa volonté ».

Selon cette extrait, la violence n'est pas nécessairement une violence physique : elle peut prendre plusieurs formes, telles que la violence psychologique, la violence symbolique, la violence politique, etc. La violence psychologique, ou psychique, se retrouve notamment dans la

relation d'emprise, la terreur.

SUJET A : CONTRACTION DE TEXTE DE MARION PAULIC

Dans ce texte l'auteure s'interroge sur les évolutions de l'IA en prenant exemple sur Chatgpt.

On distinguera en idée principale sa présentation des risques mais aussi des ouvertures offertes.

Consciente du bouleversement avec le danger de penser par « la machine », la perte de la réflexion autonome, M Paulic montre, et tempore donc le danger, que la nouveauté technologique a des antécédents dans le monde éducatif depuis les écrivains d'idées et philosophes.

On insistera sur le fait que cette Intelligence numérique fait partie d'une évolution qu'il faut accepter, en maîtrisant son usage, sur le plan éducatif et anthropologique.

Elle pointe ainsi les contradictions du système éducatif qui voulait vulgariser l'outil numérique puis semble paniquer avec cette fausse révolution.

Ainsi, l'auteure pose une autre problématique qui doit nous impliquer plus fortement : comment se positionner dans l'acte d'apprendre, transmettre entre « emmagasiner » et trier par soi-même

ESSAI : UNE BONNE EDUCATION PEUT-ELLE SE PASSER « D'EMMAGASINER » DES CONNAISSANCES ?

Tout l'art d'instruire est que l'enfant prenne ou apprenne ! « Tête bien faite vaut mieux que tête pleine » pensent conjointement Rabelais et Montaigne : une vision trop étroite et négative de l'instruction : - La connotation négative du mot « emmagasiner » : vision lourde et rebutante de l'éducation qui semble faire rimer s'instruire et accumuler. On cernera la Problématique qu'apporte l'IA selon Mouawad et Paulic, donc de définir si l'instruction est accumulation de connaissances ou positionnement dans ce flux de données.

L'éducation désigne l'effort mais aussi la difficulté ; dans un autre contexte, elle évoquait l'affliction et le châtement... Se profile l'image du pauvre écolier condamné aux seules théories. C'est ce que dénonce Victor Hugo dans « À propos d'Horace » dans Les Contemplations : une instruction faite de coercition qui impose et corrige, soumet l'enfant, voire le violente pour qu'il apprenne L'élève devient « Une bête de somme attelée à Virgile ». Le travail est tripalium, torture : « On me livrait tout vif aux chiffres, noirs bourreaux » Héritage d'une éducation médiévale sous la fêrule d'un maître

malveillant ; recours aux châtiments corporels décrits par Charles Sorel ou Jules Vallès, redoutés par Mme de Rénal pour ses enfants dans le Rouge et le Noir.

- Les risques d'une instruction fondée exclusivement (« tout l'art d'instruire ») sur l'effort : ne pas pouvoir dépasser le premier stade de l'âpre difficulté qu'expose Alain (« il faut savoir s'ennuyer d'abord »), perdre pied, perdre confiance en soi face à l'échec, se décourager, se désintéresser. Rousseau dans L'Émile met en garde contre une éducation qui impose à l'enfant des efforts avant qu'il n'y ait trouvé lui-même intérêt et appétence.

Tout l'art d'instruire est que l'enfant prenne du plaisir et l'intelligence artificielle, le Chatgpt offre cette facilité mais abîme la pensée par soi-même chère à Rabelais, Rousseau, plus loin Socrate : - Le jeu au service de l'étude : Le programme d'étude de Gargantua inclut le jeu car il est source de plaisir et sert l'étude : le jeu des osselets est l'occasion de rappeler et de réciter des passages des auteurs anciens. Le jeu lui-même devient support pédagogique, à l'instar des « cartons assemblés » qu'évoque Alain pour les dénoncer : Gargantua apprend « mille petites finesses et astuces nouvelles, issues de l'arithmétique » avec des cartes à jouer. Loin de détourner de l'étude, le jeu donne le goût de la discipline. Ce glissement progressif du jeu à l'étude est précisément ce que remet en question les deux auteurs comme Alain ; il est pourtant l'un des moyens de susciter l'intérêt pour le sujet étudié : les jeux sérieux se développent aujourd'hui pour appréhender de manière concrète et plaisante la notion étudiée.

- Plaire et instruire : de Télémaque de Fénelon aux Fables de la Fontaine ou au conte philosophique de Voltaire, le détour par le récit plaisant contribue à susciter la réflexion. Les contes pour enfants sont sources de plaisir et d'enseignements. Le plaisir contribue à l'ancrage des apprentissages. - Transmettre une leçon par le rire. La comédie donne à penser, dénonce les dérèglements, les manies, les tyrannies domestiques ; l'enfant qui assiste aux pièces de Molière saisit, sans être nécessairement confronté à la difficulté, la valeur des « types » qu'il voit sur scène et qu'il peut mettre en cent visages, les enjeux des situations qu'il peut transposer à son époque... Le rire et le plaisir invitent sans effort à tirer des leçons. Les vertus de la peine et de l'effort :

- Une éducation qui renoncerait à tout effort pour se fonder uniquement sur les plaisirs et le jeu ne serait pas sans danger : laxisme, facilité, mollesse, apprentissages limités. C'est la limite pointée par les deux auteurs. L'objectif est de combiner les deux concepts cités ci-avant : le sens de l'effort de son apprivoisement du savoir et l'adaptation aux techniques nouvelles qui ne

sont pas à rejeter mais dompter dans la masse des informations qui circulent et dont nous héritons de nos histoire et culture

C'est la première éducation de Gargantua fondée sur une multitude de jeux énumérés au chapitre XXIII et sur l'absence de contraintes. Comme un animal, l'enfant batifole, dort, mange, assouvit ses besoins primaires et apprend peu, « les yeux assis sur son livre, mais son âme [...] en cuisine ». - La nécessité de prendre de la peine pour accéder à un savoir exigeant : l'accès à des connaissances plus élevées et ardues exige l'effort, la persévérance et la concentration. « L'attention est privation, patience, attention qui regarde au-dessus de soi » (Alain). On ne peut faire « goûter à l'enfant les sciences et les arts comme on goûte les fruits confits ». La seconde éducation de Gargantua associe tous les domaines du savoir et sollicite l'enfant à un rythme soutenu : « il lui imposa un tel rythme d'étude qu'il ne perdait pas une heure de la journée ». C'est seulement ainsi que Gargantua peut s'accomplir totalement, conformément à l'idéal humaniste. Les candidats pourront transposer cette réflexion aux enjeux de leur cursus scolaire.

- L'effort mu par l'intérêt et la curiosité : l'art d'instruire c'est d'abord celui d'éveiller l'intérêt de l'enfant pour qu'il s'engage. Les efforts seront d'autant plus facilement consentis qu'il en percevra le sens et qu'une part d'initiative lui sera laissée. Faire par soi-même permet de s'approprier véritablement les connaissances, contrairement à la réception passive qui suscite lassitude et paresse : image du théâtre de Guignol dans le texte d'Alain.

- Une pratique de l'effort, comme préparation à la vie : le chemin vaut autant que l'objectif ; la démarche fondée sur la peine importe autant que les savoirs étudiés dans la mesure où elle développe des capacités et des qualités nécessaires tout au long la vie, pour évoluer, s'adapter, comprendre son erreur, surmonter les difficultés.

- L'habitude de l'effort, source de plaisir : « la méthode, bien qu'apparemment difficile au commencement, fut à la longue si douce, si légère et délectable qu'elle ressemblait plutôt à un pasetemps de roi qu'à l'étude d'un écolier » (Gargantua, chapitre XXIV) / « les choses de l'esprit qui sont sévères d'abord mais délicieuses » (Alain). Satisfaction légitime de celui qui a persévéré et réussi, émulation et goût du défi décrit par Sarraute dans *Enfance*, plaisir de se voir progresser et d'accéder à des savoirs jusque-là inaccessibles, c'est le « haut plaisir » évoqué par Alain. C'est le « gai savoir » décrit par Rabelais.

SUJET B : CONTRACTION DE TEXTE DE M. SEMAINE

Dans un premier temps on révélera la « fronde » de l'auteure contre la politesse qui s'apparente selon sa première réflexion et problématique avec Rousseau ni plus ni moins qu'à un mensonge.

Elle souligne que l'être humain veut paraître plus qu'être authentique. C'est la notion d'horizontalité, fondre dans la masse, se polir, sembler, ne pas choquer ni affronter.

Comme le philosophe des Lumières elle insiste sur la primauté de la verticalité, c'est à dire la prédominance de nos valeurs morales.

La transition et évolution par antithèse devient alors, pour une société apaisée, d'accepter le paradoxe de veiller à nos propos, attitudes.

Semaine montre que le but est de préserver notre intériorité de personnalité mais de nous adapter aux autres. La modernité demande de la paix dans les relations.

Le but, donc, est bien sûr de ne pas tomber dans l'hypocrisie mais d'accepter ces codes et l'apparence sans « lâcher » son inconscient et ses humeurs ou impressions.

Il s'agit donc de trier, de penser à la bonne éducation qui permet seule sans mensonge le respect de l'autre.

ESSAI : PENSEZ VOUS QUE LES MARQUES DE SOCIABILITE COMME LA POLITESSE NOUS EMPÊCHENT DE CONNAÎTRE LES HOMMES TELS QU'ILS SONT ?

« Bonjour Mesdames, bonjour messieurs, » : voilà les premières paroles d'un élève qui s'adresse à son auditoire. A-t-il dans le fond de son cœur le profond souhait que son public passe une excellente journée ? Sans vouloir répondre à cette question, disons plus qu'il y a de fortes chances qu'il souhaite plus intérieurement : « J'espère que vous ne vous ennuierez pas pendant la prochaine demi-heure et que vous êtes de très bonne humeur ».

Tout laisse donc à penser, à première vue que ces paroles de politesse sont hypocrites. Mais l'usage les exigeait. C'est toute la problématique ! La politesse c'est ici l'ensemble des usages sociaux régissant les

comportements des gens les uns envers les autres, et l'observation de ces règles. La politesse semble donc d'abord se définir comme un certain type d'hypocrisie. La politesse est d'abord un certain mode du *theatrum mundi*, du jeu social.

Mais dans le même temps, on saisit bien que ce soit par la politesse que ce jeu social est possible. C'est grâce à celle-ci que l'agressivité du jeu social est sublimée. Sans politesse, sans bonnes manières, la brutalité des rapports humains, momentanément cachée, refait surface. La politesse met sous secret, secret de polichinelle certes, la matière brute de nos rapports interpersonnels derrière une forme raffinée. La politesse apparaît donc bien comme une vertu sociale en tant que technique de pacification des rapports humains.

Néanmoins, il n'en reste pas moins que cette agressivité initiale dans le rapport à autrui n'a pas pour autant disparue. Il ne faut pas être dupe. La violence ne prend qu'une forme plus raffinée. La Bruyère dans *Les Caractères* comme l'auteure *Semaine* mettent en exergue de conjuguer formes et authenticité. Être poli, c'est maîtriser un code et des règles que les autres ne maîtrisent pas. C'est entrer dans un club. La politesse apparaît comme une forme de la distinction. Elle est un symbole et un outil dans les conflits sociaux et est bel et bien violente. Bref, la politesse comprise comme vertu sociale, et comme technique de pacification laissée à elle-même porte une tyrannie.

Le problème est donc : la politesse semble être le moyen de supprimer la violence dans les rapports sociaux, mais elle est elle-même violente.

Comment donc penser une politesse qui se libère de la violence inhérente au jeu social ?

D'abord nous allons tenter de rétablir la rationalité de la politesse comprise comme hypocrisie et montrer sa légitimité comme vertu sociale ; ensuite nous allons étudier la façon dont ce moyen de mettre à distance la violence devient un instrument de violence symbolique. Enfin, nous essayerons de penser la politesse non plus comme une technique sociale mais comme une vertu morale qui repose sur l'affirmation d'Autrui comme mesure de toute chose.

Les bonnes manières, pour rester les bonnes manières se doivent d'être exclusives. Il y a ceux qui maîtrisent les règles de politesse et ceux qui ne les maîtrisent pas. Les règles de politesse sont toujours celles d'un groupe. Les bonnes manières sont celles d'un club. Elles sont un signe de

reconnaissance sociale entre dominants. D'un côté le citadin poli et de l'autre le rustique, le rural encore mal dégrossi. Le snob face au plouc. Celui qui ne maîtrise pas toutes les règles se voit mis au banc de la bonne société. C'est le nouveau riche, le parvenu. A l'opposé, se trouve l'homme de cour, le courtois qui maîtrise les codes, l'étiquette. C'est bien cet effort de distinction à tout prix que Molière ridiculise dans *Les Femmes savantes*. La conversation qui se veut d'une exquise politesse et d'une rare préciosité finit par employer des périphrases sans sens et tourner dans le vide. Prenons par exemple ces vers déclamés par Philaminte : « Mais le plus beau projet de notre académie, / Une entreprise noble et dont je suis ravie ; / Un dessein plein de gloire, et qui sera vanté / Chez tous les beaux esprits de la postérité, / C'est le retranchement de ces syllabes sales, / Dont on vient faire insulte à la pudeur des femmes. »

Si l'on peut rire de ce besoin de distinction, il n'en reste pas moins que la confrontation entre ceux qui maîtrisent et instituent les règles, et ceux qui les suivent tant bien que mal, est le moment de la justification de la domination des premiers. Cela peut être le valet qui ne maîtrise pas toutes les convenances, un provincial montant à Paris. L'inférieur sur l'échelle de la reconnaissance sociale découvre par cet acte de violence symbolique dirait Bourdieu qu'il n'a pas sa place dans le monde d'au-dessus, dans la haute. Il intériorise sa position d'infériorité sociale et accepte les inconvénients de sa position tandis que celle des dominants est légitimée. La politesse est d'abord un ensemble de signes distinctifs. C'est un langage qu'il faut maîtriser avec son vocabulaire et sa grammaire. Le distingué est celui qui, en toute occasion montre qu'il le parle bien. Bourdieu note d'ailleurs que l'émetteur qui accumule les facteurs dominants peut s'autoriser l'hypocorrection, tandis que le petit bourgeois sera toujours dans l'hypercorrection. La Bruyère a bien joué sur cette attitude. Le dominant rit alors de ce plouc ou de ce bof. Or le rire suppose une distance, on rit de sa supériorité par rapport à l'autre. La politesse, devenue enjeu de pouvoir, de différence entre les individus ne sert plus tant à les polir qu'à légitimer un ordre social discutable. Elle radicalise la capacité à instaurer un lien d'identité dans un groupe : ce dernier n'a plus pour mission d'inclure, mais d'exclure. Maîtriser certaines règles, certains usages du monde, c'est une forme de capital.

C'est du capital social et culturel. Cette espèce de capital est accumulée, transmise, reproduite. Les cocktails

des éditeurs ou les échanges de comptes-rendus sont l'équivalent, dans le champ intellectuel, du travail mondain des aristocrates. La classe de nantis que l'on perçoit comme la « classe de loisir » se livre en réalité à un réel travail. Elle est la classe des distingués.

L'exemple de la galanterie est, en outre, pour ces questions de rapport entre domination et politesse, très intéressant. Il s'agit, dans certaines situations, de témoigner d'une attention et d'un égard supérieur aux femmes.

SUJET C : CONTRACTION DE TEXTE DE M E THERENTY

L'auteure, suivant Olympe de Gouges s'interroge sur la représentation des femmes pendant la guerre.

La problématique est la place qui lui a été conférée.

Même si les hommes soldats sont mis en avant elle démontre le rôle prépondérant des femmes infirmières, participant aux préparations des munitions, ce qui représente un effort tout aussi important que les combattants du front.

Elle souligne que cet engagement n'a pas été négligé et de fait les femmes ont été valorisées aussi.

Certes leurs rôles sont différents mais les reportages, témoignages ont démontré sans différence la fonction primordiale de ces femmes pour la lutte, l'effort de guerre, la victoire.

L'auteure souligne par ce discours la préparation de la société post-guerre et accrédite leurs places dans la société sur le progrès de l'égalité homme femme.

Elle révèle combien la guerre, paradoxalement, a commencé à dé-cristalliser les différences.

ESSAI : EN QUOI LE FAIT D'ECRIRE EST'IL UNE ARME DANS LA LUTTE POUR L'EGALITE.

Écrire et combattre pour l'égalité », est très général, puisque rien ne vient préciser entre quels termes se placerait ce signe mathématique d'égalité. Cela pourrait être entre différents peuples, différentes cultures, voire être envisagé dans le seul domaine politique, entre ceux qui exercent le pouvoir et ceux qui se trouvent opprimés, ou se limiter à la dimension économique, entre riches et pauvres par exemple... L'observation du titre de l'œuvre d'Olympe de Gouges, mis en parallèle avec le texte initial du 26 août 1789, emblématique de la Révolution française, nous a conduite cependant à centrer le parcours sur l'égalité entre les hommes et les femmes, en privilégiant la notion de « droits », naturels ou dans leur acception sociale, politique, voire juridique.

Les deux infinitifs comme les deux mots écrire et lutte, coordonnés dans la phrase, ouvrent également la perspective. Si la coordination fait de l'écriture un combat, l'écriture n'est pas le seul moyen de « combattre ». D'une part, d'autres arts, la peinture, la sculpture..., peuvent jouer un rôle pour prôner l'égalité ; d'autre part, des comportements sociaux, des choix de vie, offrent aussi des modèles allant en ce sens.

Enfin, la préposition « dans », implique que les textes, comme les autres modes de combat, sont ceux qui soutiennent cette notion d'égalité. Mais cela oblige à comprendre à qui, à quoi, à quelle tradition ou héritage fondant l'inégalité, ils entendent s'opposer. Il sera donc important, pour chacune des époques abordées, du XVI^{ème} au XVIII^{ème} siècle, de s'interroger au préalable sur la situation antérieure, sur le contexte, sur la situation réelle des femmes dans leurs droits et leur relation aux hommes.

L'idée de « combattre » est au cœur de l'enjeu du parcours, et « écrire » est une des armes de ce combat, qui peut prendre aussi une dimension concrète, être même parfois un épisode s'inscrivant dans l'Histoire.

Une première question porte sur la nature même des droits revendiqués, en fonction des époques, suivant le programme qui précise « du XVI^{ème} au XVIII^{ème} siècle ». Le tableau de séquence permet de repérer les étapes de la chronologie, en réactivant les acquis d'histoire. Mais comment ne pas mesurer les résultats de ces luttes dans les siècles suivants, afin de voir si le combat a pu atteindre son objectif ?

Une deuxième question concerne ceux qui mènent ce combat, les femmes elles-mêmes dans leur volonté de conquête de leurs droits, ou bien des

hommes, se rangeant alors dans le camp de celles-ci. Comment seront alors restituées les revendications des femmes ? De façon directe ou par l'intermédiaire d'un porte-parole ? Simone de Beauvoir, Simone Veil, Annie Ernaux ont partagé ce combat, mais, préalablement aussi Racine, avec Bérénice, Molière et la pléiade de ses héroïnes malines, inflexibles, Giraudoux, Anouilh avec Antigone n'ont pas occulté cette problématique par le sacrifice des femmes présentées et héroïnes. Plus tard ce seront Romain Gary, Julien Green, en parlant de leurs mères qui poseront en première ligne le rôle des femmes dans la vie, leurs vies.

Mais la question essentielle reste la forme que prend le fait de « combattre », notamment dans la littérature. Ce verbe fait immédiatement penser à une guerre, donc à la tonalité polémique, selon son étymologie grecque, « πόλεμος », signifiant la guerre. Le texte serait donc empreint de violence, à la façon d'un réquisitoire dans un tribunal. Mais d'autres stratégies seraient possibles pour attaquer l'adversaire, par exemple l'ironie qui dénoncerait ses abus, ses ridicules parfois. Enfin, si l'émetteur du discours se sent victime, il peut aussi entreprendre un plaidoyer, jouer sur l'émotion que peuvent susciter ses plaintes...

Ces questions expliquent le choix de la problématique qui ont guidé l'étude du parcours et annonce une autre : *Quelles formes ont prises les combats en faveur du droit des femmes à l'égalité face au pouvoir des hommes ?*